

Compétition internationale de longs métrages



Fiche rédigée par Carole Milleliri, critique de cinéma et professeure de lettres modernes

Antigone

Fiction / Canada / 2019 / 1h49 / VF

Le point de vue

Le poids de la tragédie

Le film s'ouvre sur une jeune femme cadrée en plan poitrine : Antigone, en garde à vue. La scène est connue, vue mille fois, mais le lieu commun vole immédiatement en éclats. Cheveux courts, visage triste, regard perdu, Antigone n'est pas la délinquante attendue. Plantée au milieu du cadre sur un fond blanc clinique, bien ancrée dans le sol, elle est sommée de retirer son sweat rouge comme on la dépècerait des oripeaux de la révolte. Ce geste fondateur nous fait rencontrer son regard, soudain verrouillé à l'axe de la caméra et nous invite à plonger dans une puissante réinterprétation du mythe antique. Cette première séquence, à

la fois simple et d'une chorégraphie millimétrique, affirme d'emblée l'héritage tragique du personnage : « mes parents sont morts », tels sont les seuls mots prononcés par l'adolescente avant que son prénom n'apparaisse à l'écran. Avec lui, tout un imaginaire envahit la fiction cinématographique avant que nous ne découvriions dans la séquence suivante une Antigone aux longues boucles brunes, attablée avec les siens dans un intérieur coloré où les disputes adelphiques s'effacent sous les rires complices. Les séquences vont alors s'enchaîner avec un rythme implacable, comme la mécanique de la fatalité se déploie pour détruire Antigone et les siens...

Fiche technique

Réalisation :

Sophie Deraspe

Scénario :

Sophie Deraspe

Interprétation :

Nahéma Ricci, Hakim Brahimi, Rawad El-Zein, Antoine DesRochers, Nour Belkhiria

Production :

Marc Daigle

Image :

Sophie Deraspe

Son :

Frédéric Cloutier

Montage :

Geoffrey Boulangé, Sophie Deraspe

Musique :

Jad Chami, Jean Massicotte



Sophie Deraspe

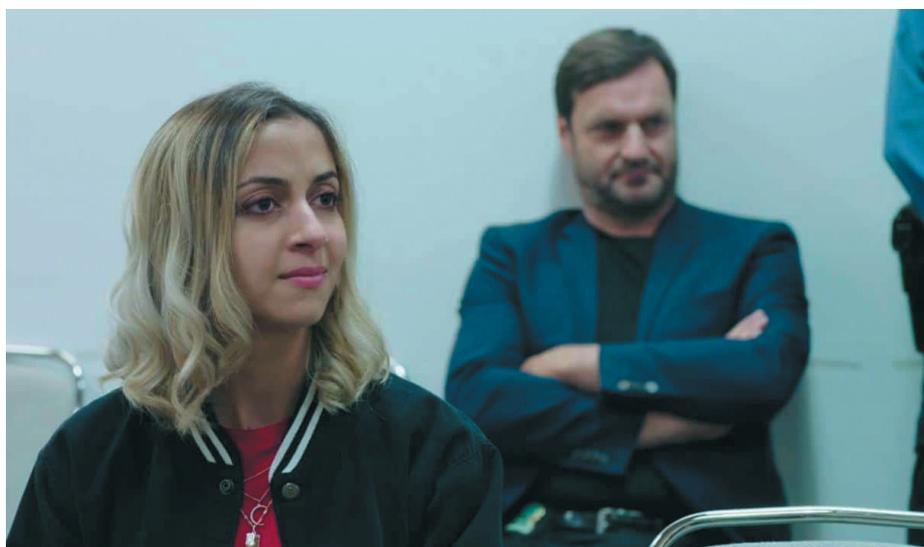
Née en 1973 au Canada, elle est réalisatrice, directrice de la photographie et productrice. Son film *Les Signes Vitaux* a gagné de nombreux prix et s'est fait remarquer au Festival international du film de Rotterdam en 2010. *Antigone* est son cinquième long métrage.

Le regard acéré

Sophie Deraspe porte ses films à bouts de bras : scénariste, réalisatrice, directrice de la photographie. Riche d'un bagage en arts visuels, littérature et cinéma, rompue au documentaire et aux métiers de l'image, elle aborde souvent des trajectoires féminines et des destins étranges, se jouant de la frontière poreuse entre documentaire et fiction. Elle louvoie entre les arts pour mieux les confondre. En témoigne son utilisation d'une palette chromatique symbolique pour dire la passion et la révolte, l'unité et la fusion, tout comme celle de légers effets d'animation dans les intermèdes. La rencontre de la cinéaste et de l'héroïne tragique a lieu lors de ses études supérieures, par la découverte de la pièce écrite par Jean Anouilh entre 1941 et 1942 : « ça m'a foudroyée, un personnage aussi fort, aussi intègre, intelligent », confiait-elle à Radio Canada lors de la sortie nationale de son film. Plus tard, elle explorera la version de Sophocle (441 av. J.-C), tout comme celle de Bertolt Brecht (1948). Sa fiction cinématographique malaxe ainsi le mythe, s'imprègne de cet héritage littéraire tout en s'en émancipant pour n'en garder que l'essence : la puissance d'une héroïne, le combat du cœur contre la raison, le potentiel politique atemporel.

Déracinement(s)

Chez Deraspe, Antigone devient une jeune immigrée d'origine kabyle. Elle a fui son lieu de naissance à trois ans sous la protection de sa grand-mère, accompagnée de ses deux frères (Polynice et Étéocle) et de sa sœur (Ismène). La force du trauma est posée dans les premières minutes et hante la trajectoire de la fratrie, même si nous ne saurons jamais d'où viennent précisément ces déracinés et pour quelles raisons leurs parents ont été assassinés. Le flou volontaire dirige le récit du côté de la fable pour signifier l'universalité des drames migratoires. Dans le même temps, le film s'inscrit dans une réalité québécoise particulière, jouant de l'identité plurielle des jeunes personnages dont le vocabulaire rend compte de leur métissage culturel. A la question de la double culture, s'ajoute celle du tiraillement social révélé par le premier dialogue entre Antigone et Polynice. A table, frère et sœur se disputent



gentiment. Le premier reprochant à sa cadette son éloquence professorale, la jeune fille imite les inflexions de voix d'un frère qui se donne une prestance de caïd. Culture hégémonique et culture de la rue s'opposent dans leur phrasé comme dans leurs préoccupations quotidiennes. Et si Polynice pose une barrière et désamorce ensuite la situation par l'humour, c'est davantage pour protéger en vain sa sœur que pour la dédaigner, conscient des risques qu'il prend plus ou moins en secret. En effet, Polynice, le clown du clan qui veut faire danser les femmes de sa famille sur la musique d'une chaîne hi-fi volée, et Étéocle, l'aîné charismatique, footballeur dans une ligue locale, sont tous les deux membres d'un gang. Alors qu'ils jouent simplement dans un parc, la police les approche avec fracas : Étéocle

est abattu, Polynice arrêté pour violence sur un membre des forces de l'ordre. Dans le mythe antique, les deux frères rivaux meurent et Antigone se bat pour que Polynice bénéficie d'une sépulture décente comme son aîné, en accord avec ses croyances. Ici, Polynice survit, mais il n'est pas sauvé, bien au contraire. Son emprisonnement et son extradition relèvent de la mort symbolique. Résidents permanents, Antigone et les siens n'ont pas la citoyenneté canadienne, Graal complexe et long à obtenir, épopée administrative épuisante que la grand-mère a depuis longtemps abandonnée... Déporter Polynice, c'est donc non seulement l'effacer de l'histoire locale, mais c'est aussi détruire ce qu'il reste d'une famille décimée et briser une unité indispensable aux survivants.

« Mon cœur me dit »

Face à une justice inéquitable, face à la violence institutionnelle et face à la force écrasante du patriarcat, Antigone s'insurge. Si le stratagème relevant à prendre la place de son frère en prison ne parviendra qu'à permettre une échappée brève, sa tactique désespérée ébranle cependant tout un système, bien obligé de la regarder elle, de la reconnaître dans son humanité. Dans la pièce d'Anouilh, Antigone interroge son oncle et souverain Créon sur le sens de l'existence. A quoi bon vivre ? Quelle valeur donner à l'existence si ce n'est dans la dignité ? Ces questions habitent le film où Antigone oppose aussi la grandeur de l'amour à l'absurdité du monde quand le comportement des hommes se fait déraisonnable. C'est le cœur qui règne aujourd'hui à l'écran, comme c'est lui qui guidait les héros tragiques au théâtre, à la fois tiraillés et exaltés par leur sens du devoir. Régner avec le cœur, tel est l'entreprise instinctive de cette Antigone de cinéma qui gagne l'affection de toute une jeunesse émue par la noblesse de son âme : « Mon cœur me dit d'aider son frère ! », déclare-t-elle au tribunal. Son jeune avocat se réjouit de l'efficacité naturelle de

la formule, conscient de vivre dans une société ultra-connectée où le bon mot et l'image priment bien souvent sur les faits et se consomment comme tout le reste. Dans un monde en quête de sens, avide de signes et de symboles, prompt à l'idolâtrie pour combler un vide de spiritualité, Antigone a le potentiel d'une icône. Elle incarne l'intelligence, la rigueur, l'éthique, l'intégrité,

la dignité. Pour toute une jeunesse elle devient, presque malgré elle, l'incarnation de la désobéissance civile. Difficile de ne pas voir dans cette figure jeune, rebelle et éloquente un écho de Greta Thunberg et du réel...



Pistes pédagogiques

3 chœurs pour une tragédie en 4 actes

Le film se décompose en quatre parties marquées par trois intermèdes musicaux. L'acte 1 constitue la phase d'exposition portée par la musique de Debussy (découverte de la famille, premier rapprochement entre Antigone et Hémon, joie de la réussite scolaire pour la jeune fille) jusqu'au point de rupture : la bavure policière et la mort d'Étéocle. Un plan vidéo contenant une pancarte « chœur #1 » marque le début d'un premier intermède clipsé sur fond de musique rap. À l'écran défilent les réactions d'internautes sur les réseaux sociaux. Les commentaires écrits se font l'équivalent du chœur de la tragédie antique. Les hommages à Étéocle se multiplient sur des photos de famille et des plans analeptiques des jours heureux. L'usage du split-screen

permet de multiplier les images souvenirs de lui et de les mêler à des plans sur les émeutes en cours, créant un lien insécable entre sa disparition et ces réactions chaotiques. Dans un contexte québécois et montréalais, ces images rappellent les événements survenus à la suite de la mort de Freddy Villanueva abattu par la police en 2008 à Montréal-Nord.

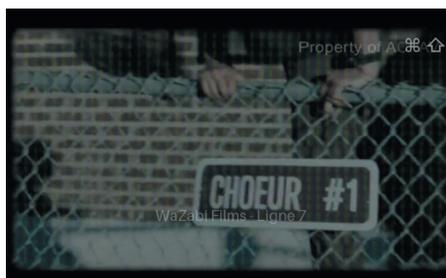
Le deuxième acte du récit filmique correspond à la phase de sauvetage de Polynice et s'achève avec l'arrestation d'Antigone. Le deuxième intermède mêle des articles de presse, des photos détournées d'Antigone et des réactions sur les réseaux sociaux sur fond de musique électro. La jeune fille est considérée par certains comme une criminelle et par d'autres comme une héroïne.

Dans le troisième acte, elle doit défendre sa cause. La phrase « Mon cœur me dit

d'aider mon frère » sert de déclencheur au troisième et dernier intermède. Antigone devient l'icône d'une jeunesse qui reprend cette expression pour en faire un emblème collectif. Sur une musique de jazz, les slogans et les visuels créés par les jeunes sympathisants se substituent au discours d'un chœur tragique qui soutient son héroïne alors que l'étau fatal semble se refermer sur elle.

Le quatrième acte conduit au dénouement : la mort n'est pas au rendez-vous mais le départ vers un pays d'origine inconnu et lointain s'y apparente. Pour l'amour des siens, Antigone choisit de s'arracher au monde qui l'a vue grandir. Le film s'achève sur un épilogue à l'aéroport où elle se voit – ou croit voir – à son arrivée au Québec, petite fille innocente dans une poussette.

Antigone croit entendre la sonnerie du téléphone d'Hémon, qui avait servi de perturbateur volontaire pour créer du chahut lors de sa comparution. Un son surnaturel, comme le signe d'une solidarité toujours possible et d'une protection invisible. Pourtant la boucle est bouclée. Le regard d'Antigone sera le point final du film comme il l'avait initié...



Nature et amour

Au début du film, Antigone, suivie à son insu par le jeune Hémon, saute une clôture qui sépare une route d'un espace de verdure naturelle pour s'y étendre en paix. Elle se roule dans l'herbe et évoque une tradition kabyle. On retrouve ici ce topos poétique d'une nature protectrice, espace vital, lieu d'expression du secret des cœurs, cachette à ciel ouvert des désirs charnels. L'attachement au végétal de l'héroïne de Deraspe rappelle le rapport intime à la nature exprimée par l'Antigone d'Anouilh au début de sa pièce : « *Le jardin dormait encore. Je l'ai surpris, nourrice. Je l'ai vu sans qu'il s'en doute. C'est beau un jardin qui ne pense pas encore aux hommes. (...) Dans les champs, c'était tout mouillée, et cela attendait. Tout attendait. Je faisais un bruit énorme toute seule sur la route et j'étais gênée parce que je savais bien que ce n'était pas moi qu'on attendait. Alors j'ai enlevé mes sandales et je me suis glissée dans la campagne sans qu'elle s'en aperçoive...* » Dans le monde tourmenté d'Antigone, le jardin est un écrin secret pour se protéger du chaos d'un monde où l'on ne trouve pas sa place, chez Anouilh comme chez Deraspe. Ce lieu végétal protégé, Antigone et Hémon le retrouveront à la fin du film pour y faire l'amour pour la première et la dernière fois.

Jeu de couleurs

L'omniprésence du rouge est à remarquer. Bien avant son usage symbolique par les jeunes contestataires qui s'insurgent contre l'arrestation d'Antigone, cette couleur infuse le film. Elle est portée de façon régulière par la jeune fille et, lorsqu'elle ne l'est pas, elle est omniprésente dans le décor. Il en va ainsi par exemple lors des

scènes dans l'appartement familial où le rouge est très présent dans les meubles et accessoires, comme dans les tenues d'Ismène et Ménéciée. Dans la scène de repas initial, le rouge est complété par le vert, porté par Antigone et couvrant les murs. La jeune fille se confond ainsi à l'espace de la maison, cocon rassurant dont elle est un élément fondamental. Ces couleurs intenses transmettent une idée de vivacité et de vitalité, par opposition aux teintes bleutées et ternes des espaces carcéraux et administratifs que les personnages devront ensuite fréquenter.

Jeunesse québécoise en lutte : échos du printemps érable

La fiction filmique se fait l'écho de l'histoire québécoise contemporaine. Comment ne pas penser ici à la grève historique contre la hausse de 75% des frais d'inscription dans les universités québécoises en 2012 ? Commencé un février, le mouvement étudiant se transforme en une vaste crise sociale pendant ce qu'on nommera le « prin-

temps érable », en réaction aux politiques d'inspiration néolibérale du gouvernement Charest dont cette mesure est emblématique¹. Le port d'un carré rouge, comme pour la grève étudiante de 2004, vient signifier l'engagement dans le mouvement. S'il est revêtu par ceux qui manifestent, il est aussi présent sur certains monuments, sur la façade des établissements universitaires, sur les vitrines de nombreux commerces pendant les longs mois de contestation². Au travers d'une mobilisation d'une longueur historique (du 13 février au 7 septembre 2012), une jeunesse unie dans la révolte aura bouleversé le visage du pays jusqu'au déclenchement d'élections anticipées le 4 septembre 2012 qui voit le Parti libéral Québécois sortant éclipsé par le Parti québécois, alors minoritaire et dirigé par Pauline Maurois.

Si le récit filmique est très éloigné de ces événements, l'imagerie développée par Sophie Deraspe s'en fait clairement la reminiscence lors des scènes de contestation où l'on voit la jeunesse s'élever contre une injustice systémique.



¹ Frédéric Jullien ; « Le printemps érable comme choc idéologique » ; Cultures & Conflits, n° 87, automne 2012, p. 152-159 <https://journals.openedition.org/conflits/18503>

² Florian Tixier, « "Charest? Wouhou?" : les cris du printemps érable », Slate, 31 mai 2012 https://www.lexpress.fr/emploi/gestion-carriere/quebec-ce-qu-il-faut-savoir-sur-le-printemps-erable_1131090.html